

SAVARD, Félix-Antoine, *La Dalle-des-Morts*. Les Éditions Fides, Montréal, 1965. 153 p.

Roger Duhamel

Volume 19, numéro 3, décembre 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302497ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302497ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duhamel, R. (1965). Compte rendu de [SAVARD, Félix-Antoine, *La Dalle-des-Morts*. Les Éditions Fides, Montréal, 1965. 153 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(3), 472–473. <https://doi.org/10.7202/302497ar>

SAVARD, Félix-Antoine, *La Dalle-des-Morts*. Fides, Montréal 1965. 153 pages.

Comme nous l'apprend la préface, le titre évoque un passage très dangereux situé sur le fleuve Columbia où ont péri autrefois de nombreux voyageurs. L'auteur a puisé son inspiration aussi bien dans les récits des aventuriers que dans les contacts personnels qu'il a eus avec des coureurs de bois contemporains, dans le Saguenay, le Charlevoix et l'Abitibi. De cette geste grandiose et dépouillée, il conserve un souvenir chaleureux dont il s'applique à transmettre la ferveur aux jeunes de son pays.

Le drame met en scène des familles paysannes tiraillées par les voix alternées de la terre et de l'eau, de la sécurité et de l'audace. Comme les Bretonnes quand les barques s'éloignent du littoral, les femmes redoutent la saison des départs pour les grandes migrations vers les pays d'en-haut. Elles sont plus sensibles aux exigences quotidiennes du foyer, aux devoirs et aux joies de la continuité. Il n'en est qu'une, la vieille Elodie, veuve, mère et grand-mère d'itinérants incorrigibles, qui se rangent carrément dans le camp des hommes, parmi les chevaliers de la chimère. Dans les veines de ces gaillards coule le même sang qui affolait le cœur de Marius, incapable de se satisfaire d'un bonheur qu'il convoitait et rejetait à la fois.

Le drame ne cherche nullement à se soumettre aux exigences techniques du théâtre. Il relève de ce lyrisme émotif et verbal propre aux œuvres de Mgr Savard, chez qui la ferveur patriotique prend volontiers la forme d'un rêve éveillé. Les phrases que prononcent les personnages appartiennent beaucoup plus à l'incantation qu'au langage; dans leur bouche, les mots les plus simples acquièrent une résonance affective. Le chœur des comparses, s'il ralentit l'action, lui confère en revanche sa véritable dimension.

Le romantisme messianique de Mgr Savard, si perceptible dès *Menaud*, le rapproche du Norvégien Bjornson, notamment de son drame puissant de 1883, *Au delà des Forces*. C'est le même appel passionné aux atavismes obscurs, aux éléments telluriques, pour tout dire, à une fatalité imprescriptible. Nous pouvions le noter dans *La Minuit*, nous le retrouvons ici: une dualité, qui est tension plus que contradiction, entre un christianisme à tel point accepté et vécu qu'il en devient inconscient et un paganisme qui s'ignore et se nourrit à la source des instincts et des superstitions. Ce mélange est exceptionnel dans nos lettres et

révèle une originalité assez rare. Même ceux qui conservent une neutralité indifférente devant ce combat de la charrue et du canot s'enchanteront de précieuses trouvailles verbales échappées de la plume d'un poète qui a su maintenir intacte la pureté de son regard.

ROGER DUHAMEL